



Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris (Institut historique allemand)

Band 43 (2016)

Jens Schneider: Langues et Identités dans le Premier Moyen Âge. À propos du Volume de Mélanges en l'honneur de Herwig Wolfram

DOI: 10.11588/fr.2016.0.44795

Copyright



Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung – Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

JENS SCHNEIDER

LANGUES ET IDENTITÉS DANS LE PREMIER MOYEN ÂGE

À propos du volume de mélanges en l'honneur de Herwig Wolfram

En janvier 2009, l'Académie autrichienne des sciences organisa un colloque en l'honneur de Herwig Wolfram, le doyen du renouvellement de la recherche sur ce que l'on appelait les »peuples germaniques«, leurs migrations, leur ethnogenèse et leurs mythes d'origine. Ce colloque était l'occasion de réunir la quasi-totalité des spécialistes médiévistes de la vaste thématique »Langue et identité«, sujet de prédilection du professeur Wolfram¹. Les organisateurs du colloque ont mis trois ans pour réaliser la publication, quatre années se sont encore écoulées jusqu'à la présente annonce dans »Francia«, retard dont l'auteur de ce texte assume la responsabilité². Le volume, le vingtième de la belle collection de l'Institut für Mittelalterforschung de l'Académie à Vienne, réunit vingt contributions plus une introduction par Walter Pohl qui dépasse largement le genre introductif pour ouvrir magistralement sur la thématique.

En faisant une mise au point méthodologique et épistémologique, Pohl nous met en garde contre le discours, toujours en vigueur dans l'historiographie et l'histoire de la littérature, qui établit une corrélation semblant logique entre la langue et les notions de peuple, nation, ethnie ou identité. Pour lui, la langue est surtout un cadre communicatif (*Kommunikationsrahmen*, p. 15) dans lequel peuvent se former des identités, sachant que l'ethnogenèse aussi bien que la glottogenèse sont des processus dynamiques: un groupe ethnique peut s'approprier ou abandonner une langue sans que cela influence forcément leur identité. Il convient, selon Pohl, de vérifier »ce lien et ce liant« (Banniard, p. 120) entre langue et identité au cas par cas, en tenant compte scrupuleusement de l'espace et du créneau temporel donnés, pour éviter de construire des continuités là où il n'y en avait pas. Wolfgang Haubrichs va dans le même sens en excluant du côté philologique une correspondance directe entre langue et *gens*; en revanche, il démontre bien que les auteurs de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge considèrent la langue comme un déterminant parmi d'autres de ce qu'est une *gens*. La langue peut incontestablement être une manifestation de l'identité mais l'une et l'autre restent soumises aux dynamiques de mutations linguistiques et ethniques, au sein desquelles la langue peut représenter un moment d'inertie. Dans un groupe de locuteurs bilingues, une des langues utilisées peut devenir une »ancrage identitaire« (p. 32).

1 Cf. le richissime article »theodiscus«, rédigé à quatre mains avec Wolfgang HAUBRICHS, dans: *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde* 30 (2005), p. 421–433. – Je remercie Pierre Savy (UPEM/EHESS) pour la relecture attentive de ce texte.

2 Walter POHL, Bernhard ZELLER (dir.), *Sprache und Identität im frühen Mittelalter*, Wien (Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften) 2012, 302 p. (Denkschriften der philologisch-historischen Klasse, 426. Forschungen zur Geschichte des Mittelalters, 20), ISBN 978-3-7001-7006-8, EUR 59,00.

C'est dans la période du IX^e au X^e siècle que la langue pose problème, selon certains auteurs, qui évoquent des phénomènes de diglossie en distinguant les langues théodisques, reconnues comme apparentées entre elles. La contribution à ce volume de Herwig Wolfram lui-même se présente sous la forme d'un commentaire érudit d'une riche récolte d'exemples et de trouvailles sur la langue et la polyglossie, de Sénèque à Adam de Brême (fin du XI^e siècle) en passant par les Goths. Il procède en cinq parties pour résumer les principaux problèmes de la recherche sur la langue et l'identité: la perception propre des peuples (*Selbstwahrnehmung*), la perception par l'extérieur (*Fremdwahrnehmung*), la polyglossie, l'oralité, la littéralité. À travers l'exemple des différents titres pris par Charlemagne, qui sont conservés dans les actes en latin et dans les rituels d'acclamation en langue vernaculaire, il discute ce qu'il entend par polyglossie au haut Moyen Âge pour terminer sur un appel à protéger les communautés bilingues aujourd'hui.

L'unanimité se fait autour du constat des linguistes, déjà évoqué par Haubrichs et plus loin par Wright, selon lequel la langue est un possible indicateur d'identité; mais les textes réunis montrent qu'il est difficile d'aller plus loin. En s'appuyant sur le corpus anthroponymique rassemblé depuis trente ans par le programme de recherche *Nomen et gens*, Hans-Werner Goetz met en évidence que la signification des noms peut devenir un élément identitaire qui relève cependant le plus souvent de la famille; une identité gentilitique reste difficile à prouver. L'analyse de l'emploi du terme *lingua* par les auteurs du haut Moyen Âge montre en plus que la langue ne peut servir de critère de distinction à l'historien, le bilinguisme étant une normalité. Goetz conclut que, si la formation de l'identité par la langue était possible, les hommes du haut Moyen Âge paraissent ne pas avoir réalisé cette option (p. 73). L'emploi concret d'une langue vernaculaire et la raison stratégique ou autre pour laquelle elle fut utilisée est au centre d'une brève réflexion proposée par Patrick Geary, consacrée aux derniers mots de Louis le Pieux. L'exclamation *huz, huz* («dehors, dehors»), transmise chez l'Astronome, serait une mise en scène de l'empereur mourant comme nouveau Christ qui, lui, prononça ses derniers mots dans un hébreu vernaculaire (Ps 22,1). Le choix du vernaculaire n'est ici en aucun sens une manifestation identitaire mais un signe d'un «normal fact of life» (p. 80).

Dans une lecture serrée de l'«*Edictus Rothari*», texte du VII^e siècle souvent considéré comme la législation germanique par excellence, Jörg Jarnut démontre le caractère moderne de ce droit lombard qui s'appliquait en fait à tous les hommes libres, quelles que fussent leurs origines. Être lombard, pour le roi Rothari et ses conseillers, était un statut juridique plutôt qu'ethnique. La langue lombarde (langue germanique) y apparaît sous la forme de 70 termes juridiques qui sont pour la plupart paraphrasés en latin, ce qui permet de supposer que le lombard était devenu au VII^e siècle une langue minoritaire. Pour Roger Wright, l'autre péninsule, ibérique, est également latinophone dans la période de 400 à 1000 environ. Avant 400, plusieurs langues vernaculaires prédominaient, à savoir le basque, le punique, l'ibérique ancien, le celte, l'hébreu et l'araméen, tandis que les Vandales, Suèves, Alans, Visigoths et Berbères arrivés après ne l'ont pas emporté sur le latin. C'est la langue arabe qui a remplacé le latin (et l'hébreu) en tant que langue d'écriture principale, la communication orale restant essentiellement bilingue, ce qui mène à la conclusion qu'il n'y avait aucun rapport entre langue, religion et ethnicité. Comme Wright, Michel Banniard part

d'un credo de sociolinguiste qui n'utilise pas les instruments et modèles des historiens de la littérature, mis en place pour l'interrogation sur les textes plutôt que sur la communication. Il ne faut pas tenir compte du résumé allemand de cette contribution qui ne reflète en rien le raisonnement de l'auteur, certes pas très accessible à l'historien. À travers l'analyse d'un choix de textes pragmatiques tel que des polyptiques, capitulaires et serments, Banniard développe son modèle de cinq niveaux langagiers entre le latin du *sermo altus* et l'«oralité immédiate en accent local» du protofrançais, ce dernier devenant au IX^e siècle l'acrolecte neuf d'une élite qui exprime ainsi son identité culturelle (p. 115). Michael Richter rejoint Banniard dans l'attention portée vers la communication concrète en proposant une étude des systèmes graphiques utilisés pour la mise par écrit d'une langue, à savoir, en Europe, les runes, l'alphabet grec, l'alphabet latin et enfin la *glagolica* bientôt remplacée par le système »azbuky« ou »azbuka«, développé dans l'espace bulgare. L'alphabet latin s'imposait dans la plupart des cas mais il est intéressant d'observer que les auteurs irlandais, arrivés à un niveau bilingue équilibré vers 700, étaient apparemment bien plus à l'aise avec ce que Richter appelle »le corset de l'ABC« que ce ne fut le cas sur le continent dans le courant du IX^e siècle: il cite Otfrid de Wissembourg, qui raisonne sur les difficultés de la mise par écrit de la langue francique, et la démarche byzantine qui consiste à inventer une écriture adaptée aux langues slaves. Richter avance l'hypothèse que ces différences sont dues au fait que l'Irlande n'a jamais été colonie romaine. Notons que Rome tolérait le passage du latin au vernaculaire tant qu'était employé le système abécédaire; la liturgie en langue slave, fixée en lettres cyrilliques, ne fut pas acceptée.

Le livre se clôt par une approche épistémologique de Daniela Fruscione qui résume l'influence des Grimm, Herder, Dahlmann, Wattenbach et bien d'autres dans un XIX^e siècle allemand sans État national, caractérisé par les démarches visant à constituer une histoire nationale avec les fragments d'un passé allemand (on aimerait ajouter Hoffmann von Fallersleben, figure éminente dans ces débats³). Ce passé étant nécessairement médiéval, Fruscione évoque des éléments intéressants comme les réflexions d'un auteur islandais du XII^e siècle à propos de l'orthographe de sa langue. Quand elle résume les positions des auteurs du VIII^e–IX^e siècle (Alcuin, Otfrid, Thegan), on la suit facilement dans l'importance qu'elle accorde à l'Église et à sa politique d'»accomodation« (p. 263), mais on a plus de mal à considérer avec elle le »Heliant« comme un texte à intention missionnaire, d'autant plus que l'authenticité d'un élément-clé, la dédicace latine, a été mise en cause par Ernst Hellgardt⁴. On retrouve chez Fruscione le terme d'une »identité culturelle« que l'Église aurait cherchée à remplacer par la nouvelle idéologie chrétienne (p. 262), tandis que Banniard utilise cette expression pour désigner une conscience d'élite qui s'exprime par un nouveau niveau langagier, le protofrançais (p. 115), qui sera mis par écrit à partir du milieu du IX^e siècle (serments de Strasbourg, »Eulalie«).

3 Hans-Joachim BEHR, Herbert BLUME, Eberhard ROHSE (dir.), August Heinrich Hoffmann von Fallersleben. 1798–1998. Festschrift zum 200. Geburtstag, Bielefeld 1999.

4 Ernst HELLGARDT, Die »Praefatio in librum Antiquum lingua Saxonica conscriptum«, die »Versus de poeta & interpretatione huius codicis« und die altsächsische Bibelepik, dans: Albrecht GREULE, Eckhard MEINEKE, Christiane THIM-MABREY (dir.), Entstehung des Deutschen. Festschrift für Heinrich TIEFENBACH, Heidelberg 2004, p. 173–230.

Il reste bon nombre de contributions que l'on ne peut discuter dans ce cadre, p. e. sur Bède le Vénérable, sur la situation des langues celtiques, slaves, alamaniques ou bien sur la poésie historisante en moyen haut-allemand. Pour résumer cette impressionnante récolte sur une thématique qui mériterait d'être l'objet d'une collection (Wolfram, p. 58), nous nous permettons d'apporter quelques remarques de synthèse. Commençons par la fin: les sources et études utilisées par les auteurs sont convenablement référencées à la fin du volume sous la forme de deux bibliographies. Il n'y a pas d'index. La bibliographie centralisée valorise le format d'actes de colloque et met un outil précieux à la disposition des chercheurs. Il est toujours intéressant de vérifier les auteurs cités, et aisé de s'étonner de l'absence de certains; notons toutefois que Jacob Grimm est cité avec six titres provenant de cinq éditions différentes dont aucune n'est l'édition de référence⁵. Rosamond McKitterick, absente parmi les contributeurs, est présente dans la bibliographie avec un seul titre qui n'est pas celui consacré au *written word* faisant référence depuis⁶, au point d'être l'objet d'une table ronde organisée au congrès international de Leeds cette année⁷.

Les langues et plus encore les identités étant des catégories parfois assez floues, le lecteur apprécie le fait que certains auteurs du volume n'hésitent pas à proposer des définitions comme point de départ de leurs réflexions, comme le fait d'ailleurs Benoît Grévin dans son important livre paru au même moment⁸. Ainsi Pohl (p. 13–14) développe une définition d'identité qui tient compte à la fois des auto-représentations et des identités attribuées depuis l'extérieur du groupe. Sa définition insiste sur le caractère dynamique des processus de formation identitaire, sur l'existence de groupes référentiels et sur le rôle de la communication. Mais cela concerne également les langues. Du côté philologique, Haubrichs part de la définition de la langue proposée par Eugenio Coseriu comme un outil de communication intrinsèquement évolutif, un outil à la fois stable et extrêmement souple, pour pouvoir répondre aux exigences sans cesse renouvelées des locuteurs. En même temps, elle sert à la représentation d'une société, elle devient ainsi communication symbolique et elle peut finalement exprimer une »identité sociale« (p. 23–24), terme qui met à notre disposition un aspect complémentaire à l'»identité culturelle« évoquée par Banniard et Fruscione. La situation linguistique reste trop souvent floue pour le regard de l'historien du haut Moyen Âge qui essaie de distinguer entre des communautés bilingues, des phénomènes de polyglossie ou seulement des cas où voisinent différents parlers dialectaux, et leur valeur en tant qu'attribution ethnique (Pohl, p. 10). Haubrichs souligne que des différences minimes contribuent déjà à la formation de parlers régionaux, des »régiolectes« (*Regiolekte*) qui servent à se distinguer du village à côté: manifestation d'une identité sociale (p. 24).

5 Wilhelm GRIMM, Jacob GRIMM, Werke, 47 vol., éd. Ludwig Erich SCHMITT, Hildesheim, Zürich 1985–2005.

6 The Carolingians and the Written Word, Cambridge 1989; à lire avec Ernst HELLGARDT, Zur Mehrsprachigkeit im Karolingerreich. Bemerkungen aus Anlaß von Rosamond McKittericks Buch »The Carolingians and the written word«, dans: Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur 118 (1996), p. 1–48.

7 »The Carolingians and the Written Word Revisited«, organisé par Elina Screen (Oxford), International Medieval Congress, Université de Leeds, 5 juillet 2016.

8 Benoît GRÉVIN, Le parchemin des cieux. Essai sur le moyen âge du langage, Paris 2012.

On est tenté d'ajouter que le phénomène de contact entre deux langues qu'on appelle communément la frontière linguistique peut être le résultat ou l'indicateur d'un face-à-face entre deux identités opposées, mais il ne semble pas être à l'origine de ces identités, comme il a été démontré avec l'exemple de la frontière romano-germanique⁹. Autrement dit: le voisinage de deux langues qui peuvent se présenter sous des formes plus ou moins séparées n'agit pas forcément sur les relations des hommes. L'historien Heinz Thomas (dont il est d'ailleurs rarement question dans le volume »Sprache und Identität«) a pu faire le même constat à propos de la situation dans l'Empire germanique du XIII^e siècle¹⁰. Cette problématique a été le champ de recherche pluridisciplinaire de ce que l'on a appelé l'»école de Bonn«, qui s'est transformée en porte-parole scientifique du pouvoir nazi avec des publications sur la continuité de l'occupation du sol par des communautés germanophones¹¹. Le principe méthodologique a été sous-estimé voire négligé, comme l'a souligné rétrospectivement Edith Ennen¹²: les processus de mise en place de régions ou »provinces« culturelles – tout comme les formations ethnogénétiques et glottogénétiques chez Pohl – étaient soumis à des dynamiques, et ils étaient donc loin de représenter des entités constantes. Seulement, ce principe n'a pas été respecté dans les travaux des historiens et philologues de Bonn des années 1930 (à vrai dire, il ne l'était parfois toujours pas dans les années 1950).

L'exemple lombard (Jarnut) nous montre qu'au très haut Moyen Âge, la fixation de normes juridiques pouvait se faire de manière déconnectée de toute qualité ethnique ou linguistique. Le royaume lombard était au VII^e siècle essentiellement latinophone; pourtant, la langue lombarde (germanique) est caractérisée comme »vitale« jusqu'au VIII^e siècle par Haubrichs (p. 32). La maîtrise du lombard constituait probablement un élément identitaire pour une partie de l'élite; notons toutefois que l'emploi du vernaculaire n'est pas forcément l'affichage d'une identité, comme l'a démontré Geary. Ce qui frappe cependant c'est le constat que, selon Haubrichs (p. 33), les phénomènes de basculement définitif vers une langue (*Sprachwechsel*) qui met fin à la situation bilingue d'une communauté, à un moment ou un autre, produisait des résultats différents en fonction du choix de la langue: la germanisation d'une *gens* peut avoir des effets sur l'identité des locuteurs tandis que la romanisation n'en produit pas.

9 Wolfgang HAUBRICHS, Über die allmähliche Verfertigung von Sprachgrenzen. Das Beispiel der Kontaktzonen von Germania und Romania, dans: IDEM, Reinhard SCHNEIDER (dir.), Grenzen und Grenzregionen. Frontières et régions frontalières. Borders and Border Regions, Saarbrücken 1993, p. 99–129; Max PFISTER, Die sprachliche Situation zwischen Maas und Rhein im Frühmittelalter, dans: Kurt GÄRTNER, Günter HOLTUS (dir.), Beiträge zum Sprachkontakt und zu den Urkundensprachen zwischen Maas und Rhein, Trier 1995, p. 61–96. Cf. également, pour un public plus large, Wolfgang HAUBRICHS, Max PFISTER, Toponymie und Entwicklung der deutsch-französischen Sprachgrenze, dans: Jan LICHARDUS, Andrei MIRON (dir.), Der Kreis Merzig-Wadern und die Mosel zwischen Nennig und Metz, Stuttgart 1992, p. 94–106.

10 Deutsche Geschichte des Spätmittelalters 1250–1500, Stuttgart 1983, p. 76.

11 Marlene NIKOLAY-PANTER, Zur geschichtlichen Landeskunde der Rheinlande, dans: EAD., Wilhelm JANSSEN, Wolfgang HERBORN (dir.), Geschichtliche Landeskunde der Rheinlande. Regionale Befunde und raumübergreifende Perspektiven. Georg Droege zum Gedenken, Köln, Weimar, Wien 1994, p. 3–22.

12 Edith ENNEN, Hermann Aubin und die geschichtliche Landeskunde der Rheinlande, dans: Rheinische Vierteljahrsblätter 34 (1970), p. 9–42, ici p. 26–27.

Un dernier point à évoquer ici concerne le rapport entre la langue vernaculaire et les «codes culturels» grec et latin (Pohl, p. 10). Le passage au vernaculaire est assez bien étudié pour l'espace théodisque¹³ et plusieurs auteurs évoquent Otfried de Wissembourg comme l'un des témoins principaux de la mise par écrit de la langue maternelle. Pour les cas de la glottogenèse de l'ancien haut-allemand et du protofrançais on reste dans un environnement latin, ce qui ne fut pas le cas partout. Dans d'autres parties de l'Europe et ailleurs, la langue arabe prend la place du latin en tant que «langage référentiel», pour utiliser une expression introduite par Benoît Grévin¹⁴. Et il existe une autre différence qui peut jouer, à savoir l'emploi d'un système graphique étranger à la langue: non seulement des auteurs chrétiens étaient traduits en langue arabe comme ce fut le cas dans al-Andalus depuis le milieu du IX^e siècle¹⁵, mais aussi des textes juifs ont été copiés en langue arabe en caractères hébraïques. Dans le cadre de ces problématiques, la contribution de Richter fait figure de texte-clé car il s'intéresse au rapport entre la langue et le système graphique employé pour la mise par écrit. Il s'agit d'un des derniers textes publiés de l'historien décédé en 2011, qui a consacré une bonne partie de son travail aux questions de communication et de l'interaction latin-vernaculaire¹⁶, et l'on ne lira jamais le livre consacré à ce sujet qu'il était en train de rédiger.

On a l'impression que l'approche épistémologique n'aboutit pas dans ce volume: quelques auteurs primordiaux sont absents ou cités de deuxième main (Ernst Moritz Arndt, Johann Gottfried Herder). Pourtant, les questions historiographiques et épistémologiques font partie des perspectives de recherche de l'Institut für Mittelalterforschung, comme le montre l'exemple du volume portant sur les constructions et représentations du passé¹⁷. Ce constat n'est pas une critique car un des mérites du livre est qu'il existe: le rapport entre la langue et la ou les identités a fait l'objet de très peu d'études pour le haut Moyen Âge (Goetz, p. 62)¹⁸. Dans une démarche ultérieure, en poursuivant les multiples questions évoquées lors du colloque dont ce volume témoigne, et dans un périmètre européen plus étendu, on souhaiterait mener une discussion concernant des exemples basques, berbères, bretons, corses, frisons et

13 D'une bibliographie vaste, citons seulement Wolfgang HAUBRICHS, Ernst HELLGARDT, Reiner HILDEBRANDT, Stephan MÜLLER, Klaus RIDDER (dir.), *Theodisca. Beiträge zur althochdeutschen und altniederdeutschen Sprache und Literatur in der Kultur des frühen Mittelalters*, Berlin, New York 2000.

14 GRÉVIN, *Le parchemin* (voir n. 8), p. 18.

15 Mayte PENELAS, Linguistic Islamization of the «Mozarabs» as attested in a late ninth-century chronicle, dans: ERNST BREMER, Jörg JARNUT, Michael RICHTER, David J. WASSERSTEIN (dir.), *Language of Religion – Language of the People. Medieval Judaism, Christianity and Islam*, München 2006, p. 103–114.

16 *Sprache und Gesellschaft im Mittelalter. Untersuchungen zur mündlichen Kommunikation in England von der Mitte des elften bis zum Beginn des vierzehnten Jahrhunderts*, Stuttgart 1979; *The Formation of the Medieval West. Studies in the Oral Culture of the Barbarians*, Dublin 1994; *Concept and evolution of the «tres linguae sacrae»*, dans: *Language of Religion – Language of the People* (voir n. 15), p. 15–23.

17 Helmut REIMITZ, Bernhard ZELLER (dir.), *Vergangenheit und Vergewärtigung. Frühes Mittelalter und europäische Erinnerungskultur*, Wien 2009.

18 Walter POHL, *Telling the Difference: Signs of Ethnic Identity*, dans: ID., Helmut REIMITZ (dir.), *Strategies of Distinction. The Construction of Ethnic Communities 300–800*, Leiden, Boston, Köln 1998, p. 17–69.

yiddish dans leur rapport identitaire. Wright frôle les cas basques et berbères sans entrer dans le détail mais cela n'était pas le sujet de sa contribution; les questions liées à l'arabe et au berbère ont été discutées dans le livre de Benoît Grévin mentionné ci-dessus ainsi que dans un cahier des »Annales« consacré aux »Langes d'Islam«¹⁹; et l'instrumentalisation du breton a été étudié dans un numéro d'»Ethnologie française«²⁰.

En fin de compte, les auteurs de ce recueil très stimulant peuvent étayer et élargir le premier constat avancé par Walter Pohl il y a bientôt vingt ans: il n'y pas d'indices dans les sources qui permettraient de considérer la langue comme un facteur agissant dans la formation des identités de groupe construites pendant les siècles de passage entre l'Antiquité tardive et le Moyen Âge²¹. Pour les contemporains, la langue représentait bien un critère de distinction, mais un critère parmi d'autres; la langue n'est pas irremplaçable dans les formations identitaires, on peut passer d'une langue à l'autre. L'éventail impressionnant des études rassemblées dans ce volume montre que le rapport langue-identité varie considérablement selon les cas, dans le temps et dans l'espace; que les conditions politiques de la mise par écrit peuvent jouer un rôle; et que l'évolution d'une langue est un processus souple, qui ne se passe pas sans ses locuteurs.

19 GRÉVIN, Le parchemin (voir n. 8); »Langes d'Islam (XI^e-XV^e siècle)«, Annales 70, n° 3 (2015), voir notamment Mehdi GHOUIRGATE, Le berbère au Moyen Âge. Une culture linguistique en cours de reconstitution, p. 577-605.

20 »Modernité à l'imparfait. En Bretagne«, Ethnologie française 42, n° 4 (2012), p. 629-842, notamment Jean-François SIMON, Laurent LE GALL, La Bretagne par intérêt, p. 771-786. – Pour le cas frison, je suis obligé de renvoyer à Jens SCHNEIDER, L'ethnogenèse des Frisons, dans: Revue du Nord 93 (2011), p. 749-759.

21 POHL, Telling the Difference (voir note 18); cf. dans ce sens déjà Heinrich SPROEMBERG, La naissance d'un État allemand au Moyen-Âge, dans: Le Moyen Age 64 (1958), p. 213-248, ici p. 241.